

Le rêve de mes mots

Poèmes de Seyed Ali Salehi

Traduits du persan par
Antoine Phelippeau

Le rêve de mes mots

Poèmes de Seyed Ali Salehi

Traduits du persan par
Antoine Phelippeau

Avec le concours du
Département des Langues et littératures de
Methodologica Universitas
Ecole Supérieure de Méthodologie des Sciences Humaines

Methodologica Universitas éditions 2016 ©

Le rêve de mes mots
Poèmes de Seyed Ali Salehi traduits du persan
par Antoine Phelippeau
Avec le concours du département des langues et littératures de
Methodologica Universitas
Printemps 2016
© Couverture : Seyed Ali Salehi à Téhéran en 2016
Quatrième de couverture : portrait de Rira
ISBN : 978-2-918264-17-0
Publié par : Methodologica Universitas
Ecole Supérieure de Méthodologie des Sciences Humaines
Tous les droits sont réservés
Methodologie Universitas éditions 2016 ©

*« Et quand tu n'es pas là
Je rêve que je dors je rêve que je rêve »*

Paul Eluard

Table des matières

Préface	9
Introduction	13
<i>Première partie</i>	17
Lettres à Rira (1994).....	19
<i>Deuxième partie</i>	73
Poèmes choisis.....	75

Préface

La spectaculaire évolution de la société iranienne au cours du XX^{ème} siècle et une de ses composantes, son occidentalisation, aura un impact énorme sur les lettres et la littérature iranienne.

Parmi les réformes et initiatives de Reza Shah se dégage un fort soutien à la langue, à travers la création de la première université du Moyen-Orient à Téhéran ainsi que l'académie de la Langue Persane mais aussi les échanges universitaires à l'étranger, en France notamment. Cette volonté se retrouve également dans la célébration du millénaire de Ferdowsi, considéré comme le “recréateur de la langue”.

Dans la littérature même, la profusion des traductions persanes des grandes œuvres romanesques européennes du XIX^{ème} et du début du XX^{ème} siècle nourrissent la création en Iran, à travers les œuvres

de JamalZadeh ou Sadegh Hedayat, romanciers souvent eux-mêmes traducteurs.

L'instabilité politique de l'après seconde guerre mondiale et la politisation des intellectuels profite aussi à un renforcement du genre romanesque.

La poésie, quant à elle, ne suit pas ce chemin tracé de la modernisation de la société. Art fondamental, omniprésent et millénaire de la civilisation Perse, la poésie traverse les épreuves du siècle dans sa forme ancestrale où les lois de versification et de structure (Ghazals, Rubayat...) la rendent perméable à la littérature étrangère.

Ainsi, la poésie iranienne évolue dans la première moitié du XX^{ème} siècle dans une quasi autarcie, à l'ombre de son riche héritage. Dans ce contexte, l'émergence de la nouvelle poésie ne peut se faire sans faire allégeance aux maîtres classiques.

Les œuvres de Hafez ou Sa'adi dépassent leur nature artistique et s'inscrivent dans la psyché du peuple iranien. Dans son esthétique, son langage, son essence même.

Ainsi dans la première moitié du XX^{ème} siècle et parmi une société très largement illettrée, les Ghazals, Rubayat... qui, grâce à leurs structures et leurs rythmes sont transmis oralement et connus par cœur, toute révolution de la forme poétique, soutenue par une diffusion écrite, peine à trouver sa place.

C'est pourquoi, à l'aube de la seconde guerre mondiale, la création poétique dans sa forme classique continue de dominer la production nationale. On imagine dans ce contexte le défi lancé par Nimâ Youshij, considéré comme le père de la poésie moderne iranienne !

En effet restreinte à un phénomène urbain, à contresens de la société et des poètes eux-mêmes, confrontée à la censure massive

sous Reza Shah, les artistes de la poésie nouvelle ne peuvent s'affranchir et exister, dans un premier temps, sans faire la preuve de leurs capacités classiques.

Ainsi, et pour longtemps encore, les poètes modernes se devront de mettre en avant leur maîtrise de la forme classique avant de pouvoir proposer ce qui constituera une révolution artistique majeure. L'émancipation qui en découle, à partir des années 60, ouvrira la porte aux influences des mouvements artistiques étrangers du siècle, eux spontanés. On reconnaît l'influence stylistique des surréalistes et de leurs successeurs, mais aussi les consonances réalistes des poètes soviétiques. La mystique indienne et la forme japonaise apporteront eux aussi de nouveaux horizons aux poètes et à cet élan créatif nouveau.

Un point culminant de la révolution que connaît alors la poésie persane, est sans doute l'œuvre de Forough Farrokhzad, qui y fera briller comme jamais auparavant l'âme et le corps féminins.

Dans les années 70, l'Iran est le témoin d'un véritable exode rural qui transforme la configuration des grandes villes, à commencer par la capitale. Et dans ce bouillonnement urbain émerge dans la création poétique un aspect politique, dans l'influence du socialisme de l'époque. Les poètes deviennent des artistes engagés et basculent dans la modernité du contenu artistique.

Ainsi à la veille de la révolution, encore plus que l'archaïsme de la forme, c'est la neutralité du fond qui est rejetée. De cette volonté d'affirmation naissent de nombreuses écoles, tout comme évoluent les styles propres des poètes de l'époque. Ce sera pourtant ce tourbillon créatif qui produira l'effet contraire à celui recherché. Dans leurs innovations, les poètes finiront par s'éloigner du peuple, au point de déplacer la relation de poète à poète. La révolution de 1979 continuera de pousser la poésie iranienne dans la veine sociale, à laquelle s'ajoutera immanquablement le thème du religieux mais sera également marqué par le désastre de la guerre.

La poésie de la parole (“Shehr-e-Goftar”) émerge à l’apogée de tous ces courants modernes qui domine la poésie dès les années 90 et suscite l’engouement des jeunes générations.

Simple de par ses mots et profonde dans son message, la poésie de la parole est le fruit de toutes les avancées artistiques des décennies précédentes et d’éléments classiques qui établit la communication avec sa société. Elle a cette capacité exceptionnelle à évoluer et s’adapter au langage, se libérant ainsi du contexte temporel et gagnant les cœurs des différents milieux de la société iranienne.

Seyed Ali Salehi, incarne ce mouvement. Il en est le représentant, mais surtout l’incarne au travers de sa vie et de son œuvre. Sa vie et son parcours ressemble à beaucoup d’iraniens de sa génération, et en enrichissant sa poésie par ses expériences personnelles il a su créer un lien unique avec ses lecteurs.

Il ne sera pas possible de comprendre la poésie persane contemporaine sans invoquer ce mouvement et nous ne pouvons qu’apprécier l’initiative de cette traduction qui propose une fenêtre sur l’art poétique contemporain et actuel iranien, lui-même miroir plus que jamais pertinent de l’Iran d’aujourd’hui.

Introduction

Seyed Ali Salehi fait partie des poètes dont l'œuvre enlace la vie. A sa naissance en 1955 dans le sud de l'Iran, il hérite d'aïeux conteurs du Shahnameh. Son père, agriculteur, exprime lui-même son talent de poète. La prédestination commence dès lors.

Seyed Ali Salehi se construit dans les circonstances tragiques de son enfance, où son frère cadet succombe à la fièvre typhoïde. Prédestination, puis résonnance, à la fois dans son œuvre, mais également entre différentes périodes de sa vie. Résonnance aussi de la « Cloche », son premier journal poétique de lycéen, dont la censure préfigurera des rapports conflictuels avec les autorités successives des bouleversements à venir.

Le lien entre la vie et l'œuvre de Salehi se manifeste tout particulièrement dans la dualité qui constitue son œuvre. Après avoir été remarqué par de grands poètes contemporains tels Akhavan Sales, ce qui lui vaudra une reconnaissance croissante, Salehi rejoint l'effervescence de Téhéran.

Au gré des circonstances, cette période de sa vie sera rythmée par des allers-retours entre la capitale et sa région natale. De cette double imprégnation émerge sans doute l'aspect le plus fascinant de l'œuvre de Salehi, que ce recueil tente de reproduire.

Des reliefs sauvages de son Khouzistan natal au bouillonnement urbain de Téhéran. De l'amour mystique, transcendant, impossible à la colère sociale, l'insoumission, l'instinct de révolte. Des champs d'anémones à la place Toopkhaneh. Des papillons violets aux volutes des cigarettes bon marché. Mais, loin d'être antagoniste, cette dualité forme en fait les deux faces d'une même pièce, pièce de théâtre de l'Iran d'aujourd'hui et de toujours que nous conte Salehi.

Le métal de cette pièce est fondu dans la révolution du langage poétique. Au début des années 1970 Seyed Ali Salehi se distingue comme un des chefs de file de la « vague pure » (Moj e Nâb) qui œuvre à une révolution de la poésie persane grâce à un langage clair et accessible, à l'homme de la rue de Téhéran et au paysan du Khouzistan.

Il poursuivra cette réforme du langage poétique par l'intermédiaire de la « poésie de la parole » (Sher e Goftar) où le rapprochement avec le lecteur se fera plus concret encore, et où les signes mélodiques délivreront finalement les inflexions de la parole poétique.

Le lecteur ainsi placé face à lui, Seyed Ali Salehi le guide à travers ses amours, ses pleurs, ses passions et ses cris par le prisme de son expérience intime. Telle fleur, telle odeur ou tel lieu sont autant de résonances à la vie de l'auteur, son œuvre se nourrissant des lacs de son expérience d'homme et de son univers de poète.

Tout au long de ce recueil, le mot rêve se présente près de cinquante fois et son impact sur les poèmes de Salehi est omniprésent. Il traduit dans la quasi-totalité des cas le mot persan

« khâb ». Si les deux termes possèdent bien la même signification première dans leur langue respective, à savoir l'ensemble des visions intervenant pendant le sommeil, nécessité vitale et régénérative, elle ne saurait définir le sens de son utilisation chez le poète.

Le rêve chez Seyed Ali Salehi est la porte à une nouvelle dimension du monde. Ici par rêve on entend le versant imaginaire de tout être et de toute chose, tendant vers l'idéalisation de son existence réelle. On peut y voir les reflets successifs de miroirs opposés (autre élément majeur de sa poésie, et de la poésie persane en général) qui transforment par réfractions successives le sujet vers son idéal imaginaire. Celui-ci s'échappe de sa réalité première mais ouvre la porte à une entité pure et cristalline par laquelle Salehi renforce la sensibilité et la précision de son discours poétique.

Le second poème de Rira en est un parfait exemple : « Maintenant ils apportent les nouvelles aux rêves de nos mères » trouve un écho à la fin du poème : « Plus jamais ces tourterelles, mortes du gel du vent / Ne reverront le rêve de leur nid ! ». Ce prisme du rêve accentue encore les éléments ainsi évoqués pour en tirer le substrat de leur idéalisation. Le rêve du nid exprime alors tous les sentiments liés au chez-soi, à la protection du logis dans son idéalisation. L'effet ainsi obtenu renforce la sensation de perte, de manque.

Dans le poème « Tu dois être là quelque part », Salehi évoque directement le « rêve de mes mots », pour lesquels certains cherchent encore une signification. Ses mots ont pris leur indépendance, rêvent par eux-mêmes et sont donc eux aussi à l'origine de l'univers poétique de Salehi, qui semble les laisser s'exprimer autour de son écriture.

Le symbolisme de Seyed Ali Salehi est sans doute à l'origine des principales difficultés de traduction dans le souci de faire partager

au lecteur francophone son univers. Au-delà du symbolisme extraordinairement riche inhérent à la culture iranienne, s'ajoute celui du poète. Pourtant il repose sur des éléments simples de la vie courante et les accepter revient à accéder à l'univers de Salehi, avant même de chercher le symbole derrière chaque fleur, chaque objet ou chaque odeur.

Notre choix fut d'annoter les références à la culture persane ou à la vie en Iran lorsque nécessaire, et proposer l'univers de Salehi au lecteur francophone tel que l'auteur l'a offert aux lecteurs iraniens, en en offrant les clés au fil des vers, et ce grâce à la chance d'avoir pu bénéficier de l'aide précieuse et de la vision captivante de Seyed Ali Salehi.

Merci à Salma.

Première partie

Lettres à Rira (1994)

« Namehah » (lettres) est sans doute le recueil le plus emblématique de Seyed Ali Salehi. C'est également le plus familier aux Iraniens car il fut enregistré sur cassette, lu par le grand acteur Khosro Shakibai, et connut un grand succès populaire.

Dans ses lettres à Rira, femme aimée et énigmatique, alter égo du poète et écho de ses émotions, Seyed Ali Salehi donne libre cours, avec une sincérité et un lyrisme poignant, à tous les sentiments qui peuvent s'insinuer en lui.

L'exaltation d'un amour presque mystique, la nostalgie, la peur, la solitude, l'attachement à la nature et à l'enfance, et même la colère se succèdent dans ces dix-neuf lettres à Rira, qui apparaissent aussi comme une introspection de l'âme de Seyed Ali Salehi.

1.

Nous allons bien,

Nulle raison de se plaindre, si ce n'est de la perte de quelques
souvenirs lointains,

Çà et là,

Que l'on invoque d'une joie insensée.

Et ce qu'il reste de vie,

J'en suis passé à coté

Le frôlant comme un souffle contre le genou fébrile d'un chevreau
délaissé

Vers ce cœur incurable et sans remède

Mais avant d'oublier, je dois te l'écrire

Ce fut une année pluvieuse au pays de nos rêves

Et je le sais, la cour est à jamais emplie de l'air frais de
Ce qui ne revient pas !
Mais toi, au moins, parfois, de temps en temps,
Regarde le reflet de ce sourire en rêve
N'est-il pas à l'image même de l'anémone¹ ?
Laisse-moi te dire, en passant,
J'ai acheté, en rêve, cette maison
Sans rideau, ni fenêtre, ni porte, ni mur...
Ris donc maintenant !

Je te parle sans voile
Il en est ainsi des choses qui ne demeurent pas
Je vais avoir quarante ans
Et je prendrai demain comme un bon présage

Alors de notre ruelle surgit un essaim de colombes blanches
Avec lui le vent a l'odeur des noms familiers
T'es-tu souvenue
D'apporter les nouvelles du repos céleste ?

Non... ma bien-aimée Rira,
Je me dois d'être bref
Je me dois d'être simple
Sans une ambiguïté

1. « Shaghayegh » Symbole de l'amour pur dans la culture persane

Sans une illusion

Alors je te l'écris encore une fois

Nous allons bien

Mais de cela, ne crois rien !

2.

Maintenant ils apportent les nouvelles aux rêves de nos mères

Ne lavez plus leurs vêtements

Ne passez pas la nuit à augurer de craintes et de chagrins

Que le vent souffle et traverse le parfum de nos chemises

Que le vent souffle et nous parle du remède de Sovashon²

Que le vent souffle et effleure nos yeux de ses lèvres

Que le vent souffle mais... je ne sais si ce voyage

Est bien la source mystérieuse d'un retour promis ?

Non Rira !

2. Siâvash, personnage légendaire du Shahnameh, symbole de l'innocence dans la littérature persane.

Seulement ce jour, lorsque que dans la négligence de nos jours et
nos nuits

Fatigués du repos des morts, nous rentrions à la maison

Nos proches les plus chers

Apparurent à travers la porte lointaine

Alors qu'ils nous regardèrent, partirent, et jamais ne revinrent.

Maintenant ils apportent les nouvelles aux rêves de nos mères

Plus jamais ces tourterelles, mortes du gel du vent

Ne reverront le rêve de leur nid !

Maintenant nous revenons, simples et sans ombres

Là-bas, dans la tristesse des foules

Nous émergeons du brouillard

Pour un moment plus proche encore nous pleurons les âmes de nos
chers disparus

Puis le vent souffle, puis plus rien !

3.

Je suis nerveux

Je veux partir

Je veux rester

Je suis né dans une obscure chanson

Dis à Nassima que j'ai rangé les livres d'enfants à côté des vases et
des questions d'un gamin de sept ans

Mes joues ont pris feu

Je n'ai pas soif

Je veux rester seul

Et lentement fermer la porte

La nuit dernière j'ai rêvé de la pluie et de l'automne à venir

Il me semble que tous les départs

Mènent à la source des anémones

Maintenant me vient l'odeur de ma mère

L'odeur du henné, de mes sept ans, d'une question, d'un voyage,
d'une étoile...

Je veux penser à l'odeur de la rhubarbe et du fenouil

A l'odeur du pain, au son balbutiant d'une mèche dans la lampe

A la couleur de la menthe aux flancs des montagnes

Je veux penser à la pluie, à l'odeur de la terre

Aux obstacles sur le bord de la route

Aux pavés et à la bergamote frite

Aux chansons, aux foulards bons marchés et aux calicots sombres

A la vapeur des souffles de la tasse

A la saveur du lait concentré, au thé couleur de l'agate

A une flute, à son souffle

Et à la percussion du vent sur la portée des rêves les plus honteux

N'avais-je pas demandé à ce que l'on ne sonne pas chez moi

Lorsque je suis silencieux ?

Je veux penser aux rêves ordinaires et à la justice des hommes

Je veux penser aux vieilles rues des chansons et à l'amertume de
l'âge

Aux cheveux des saules et à l'odeur des marguerites

Au milieu du jour et à l'ombre mauvaise

Au rêve de la glace, aux rideaux de dentelles,

Au goût de l'eau et à l'humilité de l'herbe

Pourquoi personne ne comprend mon langage silencieux dans ce
dialecte du sud ?

Non, depuis l'oiseau trempé, l'oiseau épuisé... rien de nouveau
Sur ce mur face à la fenêtre
Quelqu'un écrit rapidement, puis s'en va

Aujourd'hui lorsque quelqu'un m'appelle
Dis que je ne suis pas à la maison
Dis que je suis parti, vers le nord
Je veux penser au sud
Je veux penser à cet oiseau trempé, à cet oiseau épuisé
A moi... !
Parfois, je suis forcé
De cacher la vérité derrière mes larmes interminables
C'est aussi bien ainsi
C'est aussi bien ainsi !

4.

Ni suis-je allé à la poésie,
Ni la poésie est venue à moi, si simple que je suis
Mais à travers toi Rira, j'entrevois la joie,
Et jamais à ce point je fus éveillé

Nous avons traversé la nuit
Parle-moi maintenant !

Ni suis-je allé à la poésie,
Ni la poésie est venue à moi, simple que je suis
Mais à travers toi Rira, j'entrevois l'émerveillement,
Et à jamais à ce point je fus amoureux

Si ce silence :

Etait la genèse de mon chant le plus clair,

Alors chuchote-moi seulement

Hé toi si humble,

Et toi si patient !

Après tout ce qu'il s'est passé, dis-moi seulement :

Dans ce lointain perdu, il y-a-t-il encore un enfant, aux yeux humides et grands ouverts, qui me regarde !?

5.

J'ai perdu le chemin de la maison Rira,
Au milieu du chemin, seule ta voix me montre le signe de l'étoile
Dont nous ignorons le sens,
Sans direction et sans nord,
Sans direction et sans sud,
Sans direction et sans rêve.

J'ai perdu le chemin de la maison,
Les noms si familiers de mes amis, mon propre nom,
La mer et la couleur de ton foulard
Rira !
Rien ne me revient à l'esprit.

Même les lumières lointaines
Mortes dans le rêve des voyageurs !

J'ai perdu le chemin de la maison, messieurs,
Pourquoi me demandez-vous ce qu'il en est des papillons et du
bambou ?
Qui êtes-vous ?
D'où venez-vous ?
Quand êtes-vous arrivé ?
Pourquoi conversez-vous sans lumière ?
A quoi bon tous ces points d'interrogation ?
Ne suis-je pas familier avec les ruelles à travers desquelles vous
m'invitez ?
Moi qui n'ai rien fait, juste au milieu de tous les noms,
Je ne sais pas quelle «Rira» je n'ai oublié...

J'ai perdu le chemin de la maison, madame,
Vous, madame qui êtes familière avec tous les chants de l'époque.
N'avez-vous pas vu mes désirs dans le sommeil d'une flûte
brisée ?
Chaque enfant qui, dans ce souffle, de la pierre... la complainte et
De l'étoile, a entendu les sanglots.
Quelle patience Rira !
Dis-leur qu'ils me libèrent,
Dis-moi que je me rappellerai le chemin de la maison,
Je veux contempler l'horizon,

Je veux allumer une cigarette,
Je veux l'espace d'instant, penser à cet instant... !
Est-ce qu'au milieu de toutes ces circonstances,
Suis-je par hasard encore vivant ?

6.

Battent les ailes... l'oiseau arrive
Au-devant du saule pleureur et du vieux prunier
Il s'en va jusqu'à... je ne sais où !
Peut-être là-bas sur les branches automnales du vent
Se nichent les becquées et les visions rassasiées
Là-bas l'étoile a certainement compris que le saule pleureur n'est
pas responsable du vent de mauvais augure
Pourtant les oiseaux pris dans la vallée redoutent le jour où sont
tués les cocons
Malgré tout nous sommes conscients
Que là quelqu'un nous attend toujours
Prostré et silencieux
Le menton dans sa paume et le coude sur le genou
Madame, les yeux dans l'attente de la gazelle et de l'étoile

7.

Face à mon désir de partir, je patiente,

Je patiente jusqu'à ce que tous les mots s'assagissent

Je patiente jusqu'à ce que le fredonnement de ton nom s'accorde
en un chant,

Je patiente jusqu'à l'apparition de ton sourire,

Jusqu'à la part d'ombre,

Jusqu'à la recherche du voisin³ ...

Je patiente jusqu'à la vie,

Le renoncement,

La mort...

3. En Iran les voisins peuvent jouer un rôle très important dans la vie d'une famille. Ils expriment la solidarité mais aussi la médisance.

Jusqu'à ce que la mort, fatiguée de frapper à ma porte, lentement
me murmure...

Une parole, juste quelques mots...

Peut-être :

« Il est encore temps,

Je reviendrai plus tard »

Ah ! Mais elle ne me connaît pas, la mort !

Est-elle encore une enfant ?

Ou est-ce que tous les poètes se seraient tus !

Toi la Mort, ma sœur,

Tu entrevois cette peur si familière,

Qu'à ton retour,

J'eusse retrouvé l'amour !

8.

Non,

Ne pose pas trop de questions, je vais bien.

Aujourd'hui à l'aube, une étoile est venue rendre visite à la mer

Et lui a dit que des anges plaintifs avaient vu, en rêve, la lune

Sur la piste d'un voyageur égaré.

La pluie tombe

Et nous, jusqu'au moment où...

Jusqu'à la prochaine occasion de nous dire un autre bonjour.

Si seulement je pouvais écrire cette lettre sur le fil des larmes
Rira !

Pourquoi se faut-il que nous mourions derrière cette chemise
blanche,

Toujours sans un son, sans une ombre

Voilà donc mon cœur tourmenté, Rira !

Si seulement

Rira ! Rira !

La simple répétition de ton nom me faire dire

Que tes yeux sont les sœurs de la pluie.

9.

Dans ma relation secrète avec le rêve des larmes

J'ai entendu de bien étranges paroles.

Oh, homme simple, si simple !

Derrière le voile du chagrin ils pensent :

Aux ciels dégagés de demain et aux couchers de soleil.

Maintenant lève-toi, respire fort, et va !

Tu n'as rien à faire avec eux

Eux qui ne sont que pour deux ou trois jours les confidents des
fleurs et de leurs pétales

Cet arbre aussi leur appartient.

Ils sont venus pour une semaine autour de nous puis, dès le beau
temps, sont repartis

Dans un endroit loin, si loin...

Qu'ils sont beaux,

Tu entends Rira ?

Je jure que les papillons meurent avant même de vieillir.

Maintenant viens, disparaissions sous le feu des mots

Peu important les murs des jardins et les bruits du voisinage

La pluie tombe à nouveau

Restent le ciel et le rêve et la mémoire...

Ou bien une parole dite et la bienveillance venue du silence

10.

J'ai peur, je suis angoissé
Et avec ce que je redoute et qui m'angoisse
Je suis encore avec toi jusqu'à la fin du monde
J'arrive avec une simple conversation
Je me réveille avec tous tes rêves
Et je marmonne lentement
Je t'ai amené de l'eau,
As-tu soif ?
Il y a de fortes chances qu'il pleuve demain,
Tu avais prédit que le vent ne soufflerait pas
Avec tout cela... hier
En suivant la simple voix qui m'appelait, je partis

Tous les secrets du voyage n'étaient que le rêve d'une étoile !

Je suis fatigué Rira !

Veux-tu devenir mon compagnon de voyage ?

Une conversation au milieu de la route vaut mieux que de regarder
la pluie tomber

En chemin nous parlerons du pardon des papillons

En chemin nous maquillerons nos rêves pour les camomilles d'une
vallée lointaine

Et que la pluie tombe

Et trempés des rires lointains des hommes, nous rirons

Puis nous irons aussi sur un chemin

Qui est le lot des chansons et des sourires

Aucun problème n'y succédera

Ils ne se mêleront pas de nos affaires Rira

Ni de la luciole ni du scorpion jaune

Quand nos mains atteignent le ciel

Quand sur ces hauteurs violettes nous nous asseyons

Les mains des autres ne nous atteindront pas

Nous nous assiérons pour raconter nos propres histoires

Jusqu'à ce que les colombes rousses des montagnes de la vallée
des rêves retournent à leur nid

C'est le coucher de soleil

Avec ce que je redoute

Avec ce qui m'angoisse si fort

Je viendrai encore avec toi jusqu'à la fin du monde

11.

En fin de compte ils te croiront

Ils ne doivent pas l'ignorer,

Les gens simples des rues,

Que ce n'est pas le vent qui a dérobé les gerbes des rêves.

Ne pleure pas Rira !

Nos chemins sont distants

Et nos cœurs proches d'un même chagrin.

Je reviendrai te voir à Ordibehesht⁴.

4. Deuxième mois de l'année iranienne, correspondant à la période du 21 avril au 20 mai du calendrier grégorien.

Il n'y a rien de nouveau !
Seulement, il y a peu,
D'une petite ruelle deux ou trois ombres s'en sont allées
Emportant à leurs suites maints foulards colorés
Jouant Saz et Dohol
Mais personne ne m'y a reconnu.

Nos chemins sont distants
Et nos cœurs proches d'un même chagrin.
Qui sait, Rira,
Peut-être pleuvra-t-il tant de violettes
Qu'une poignée de poètes sur les traces des bambous
Sont venus et sont partis à la recherche
De la lampe et du miroir
Du chandelier,
Du miel,
De la bague en argent et du livre saint⁵ .

C'est étonnant Rira !

Vous qui nous confrontez, nous vous accueillons sincèrement :
Bienvenue !
Aujourd'hui notre voyageur aussi rentre à la maison.

5. Coran, livre saint présent dans toutes les cérémonies culturelles et religieuses en Iran, en l'occurrence en référence au mariage.

12.

Il me faut je crois,
Pour le repos de ma mère,
Me souvenir des prières des larmes et des cheveux de la pluie.
J'aurais tant aimé mieux m'exprimer,
Quand, loin de tous,
Tu interpréteras le rêve de ta bien-aimée face au miroir,
Bien sûr le silence n'est pas signe de paix.
Sois tranquille,
Je vais bien !
M'étonnant seulement,
De ce désir de partir au loin

Qui ne cesse d'interpeller mon cœur impatient
Devant Dieu je jure, que je n'ai rien fait de mal,
Si ce n'est avoir glissé un pétale frais à côté du baiser de mes
lettres à Rira,
Et pleuré, beaucoup.

Pourquoi me reproche-t-on d'avoir apporté au rêve de cet oiseau
délicat les nouvelles des jardins de miroir ?

Certes dans ce rêve la lumière aussi a emporté mes larmes

Mais il te faut désormais partir, je ne sais où

Emportant avec toi ces étendues infinies où bruissent paroles et
traditions

Et moi, qui ne comprends toujours pas la différence entre la prière
des larmes et les cheveux de la pluie ?!

Fatigué Rira, je suis fatigué !

13.

C'est vrai,

J'ai toujours craint les regards hostiles et les sarcasmes

C'est vrai,

Sous un buisson pris par le vent à même la brique j'ai posé ma tête nue,

C'est vrai,

Je ne peux endurer la soif,

Malgré tout, ne crois pas que la rigueur du vent aura raison de ma patience !

Du sud d'où je viens,

Mon accent était telle une question,

Pareil à l'étoile !

Du monde, je ne connaissais ni le nord ni le sud

Là où l'on me tendait un verre d'eau

Je croyais naïvement voir les parents de la pluie !

Pour tous commencements de mon chemin

Etaient la place Toupkhouneh⁶ et les voies Sarcheshmeh⁷ !

Je craignais même demander autour de moi,

Pourquoi tant de fenêtres ?

Ou pourquoi personne ne rendait les saluts des autres...!?

Du sud d'où je viens,

Tout évènement avait l'odeur de la prière et du nourrisson de trois jours,

Et certains des noms les plus simples des gens

Etaient pluie et baiser,

Sous cette pluie vaillante, aucune colombe, trempée et épuisée, ne revenait à la maison.

Et les filles...

Etaient les sœurs pleines de regrets de l'eau et du miroir.

Mais malgré tout, personne ne me demanda,

A moi, trempé,

A moi, épuisé,

6. Grande place de Téhéran située dans la partie la plus ancienne de la ville.

7. Quartier de Téhéran.

Si je craignais ou non les regards hostiles et les sarcasmes ?
Si je craignais ou non l'assaut soudain du bégaiement et des larmes?

Personne ne me demanda non plus

Hé toi, si naïf, d'où viens-tu ?

D'où viens-tu pour fixer ainsi le ciel du regard sans même prendre garde à tes pas !

Et je marchais encore,

Je marchais encore autour de la place Toopkhaneh,

Et je revenais au lieu même où une femme vendait les prophéties d'Hafez⁸ et ses charmes bon marchés

Le cœur et la main d'un saule dans le vent,

Le cœur et la main d'un saule tremblaient aux abords des fontaines

Et j'étais moi-même

Mes papiers usés et une chemise remplie de l'odeur de menthe sauvage et de papillons violets !

Maintenant lorsqu'il m'arrive d'aller vers l'armoire,

Je sais que tous ces papillons sont morts.

Alors j'en retire la chemise sale de ces années,

Je la mets face à un fragment du silence de ces années

Et je sanglote

8. Les poèmes du Divan de Hafez se vendent dans des enveloppes aux personnes qui souhaitent connaître leur avenir ou avoir les réponses à leur question.

Et je sanglote !

Fort, si fort

Que la pluie se met à tomber,

Et je sais que mon voisin a encore de la visite, et de la musique.

Maintenant je ne m'attriste plus de ne pas connaître du monde le nord et le sud,

Maintenant je ne crains plus les regards hostiles et les sarcasmes

Maintenant je ne crains plus l'assaut soudain du bégaiement et des larmes,

Maintenant je ne me chagrine plus sur les mots endormis dans le bâillement du livre,

Maintenant je vois en chaque chaîne venir l'odeur de la brise et l'étoile,

Maintenant je vois en chaque serrure pleuvoir la parole de la clé et le soupçon.

Poète que tu deviens, ton rêve signifie le règne de l'amitié !

Croyez le frustré que je suis,

Frustré arrivé sans encombre à cette étoile,

Je suis parvenu aux simplicités d'un étonnement renouvelé en brisant le talisman et en pratiquant la chanson,

C'est vrai !

Je prie aussi pour que vous ne craigniez plus les regards hostiles,

Ni les sarcasmes,

Ni le passé et le théâtre du crépuscule

Et que vous ne redoutiez plus l'assaut soudain du bégaiement et des larmes.

Je vous aime, patients innocents, innocents si patients !

14.

Il n'en est rien, Rira !

Viens ! Allons compter les pas jusqu'au souvenir de l'arbre,
Celui qui, dans le rêve de la source, vient avant la pluie,
Embrasse la petite sirène solitaire des eaux,
Suit les ailes du papillon,
Et rêve de Dieu, de colliers et d'étoiles.

Il n'en est rien, Rira !

Viens ! Retournons à l'improviste aux rêves de nos sept ans,
Nos douleurs au fond d'une armoire sans clé,
Nos devoirs faits,

Les calendriers et les heures dispersés au vent et la nouvelle année...

C'est toujours pour demain !

Pas hier, ni aujourd'hui, seulement un chemin étroit qui mène...

Qui mène jusqu'au baiser,

Jusqu'aux célébrations et aux fiançailles,

Jusqu'au tour des sanglots et des larmes de regrets,

Ah, Rira !

Maintenant je laverai sept fois tes robes, entièrement,

A l'aube nous nous mettrons en route,

Nous irons, mais pas plus loin que les narcisses et les rêveries désespérées,

Si le vent se lève

Laissons-lui nos identités

Si la pluie se met à tomber

Laissons-lui nos yeux,

Prie seulement pour que personne n'ouvre le vieux livre.

Je crains les démons et d'être loin de toi... Rira !

15.

C'était de notre faute,

C'était de notre faute si nous rêvions la source dans notre bol.

Nos mains sont vides,

Mais nos cœurs si lourds,

Et nos conversations se ponctuent de « par exemple... », « Cela veut dire... », « Nous... »

Si seulement nous savions :

Qu'aucun papillon ne se souvient de son cocon d'avant-hier.

Peu importe désormais que nous mourions de soif en rêvant de l'eau

Si tu viens à la maison, apporte un mouchoir blanc, un paquet de cigarettes, quelques textes de Forough⁹ et beaucoup de patience

Nous risquons fort de pleurer !

9. Forough Farokhzad, poétesse de la seconde moitié du XX^{ème} siècle qui a joué un rôle prépondérant dans la poésie moderne iranienne.

16.

Je pourrais être à tes côtés,
Et traverser, sans une note, tout ce tumulte
Je ne suivrai pas la langue archaïque
Mais, dans le rêve sans fin de cet hiver, je reste
Souhaitant le printemps pour le jardin de camomille.
Seulement cette ferveur sans prix ni règle,
Seulement la frontière des rêves et la poursuite de la lumière,
Nous suffira !
Jusque ce que, au pays des anémones et des songes des papillons,
nous bâtissions notre royaume.

17.

Viens, passons à travers le vent du Nord,
Au-delà de la porte des larmes,
Je connais un refuge
Encore humide des cils de la lune,
Un raccourci vers la mer.

Par-dessus tout, je suis las des éternelles et inévitables salutations
de convenances

Viens ! Allons-nous-en !
Au-delà des discours et des fables d'aujourd'hui
Survit toujours un silence pour la sérénité et l'oubli !

Nous pouvons nous accomplir sans même une parole de la
mémoire,

Nous pouvons nous contenter d'un simple mot.

Je crois que de la chanson de tous ces mois et de toutes ces années,
Seul me revient un couplet de vague nostalgie.

Je suis qui je suis, ne brandis pas ce miroir face au souvenir.

Rien ne s'est passé, simplement, je me suis endormi un soir de mes
sept ans, pour m'éveiller au matin vieux de mille.

18.

Ceci est pour l'instant ma dernière parole :

Je me suis tenu éloigné de l'écriture et des belles lettres

Ces grands écrivains et leurs poèmes épiques m'ont fatigué

Ils parlent de nos vies

Du haut de leur tour d'ivoire

A la fin il n'y a que le vide,

Leur bouche grande ouverte jusqu'à la fin du monde

Les mains, les bouches, le pain et les ampoules et les insultes

Les lits clandestins, l'odeur de l'essence, la vieille rue Jamshid¹⁰

10. Vieille rue de Téhéran appartenant au quartier anciennement malfamé de Shahr e No.

Les pigeons décapités et les conférences pastiches
Et puis cet éboueur fatigué
Ou pour citer Forough, du sirop pour la toux et la vertu des
hommes¹¹
La vertu de la douleur, le partage de la soif... !

Suppose que je sois malveillant, que je mente
Voilà vos gifles et voici mes joues
Eux qui se contentent d'être poètes

Va ! Au coin de la ruelle. Va ! Autour de la place
Va ! Entre attente et lamentation
Va ! Sentir le cœur de ton peuple
L'odeur des blessures anciennes et d'une cigarette Zar ¹² à moitié
consummée
Ou les dépenses hebdomadaires d'un foyer anonyme
C'est peut-être aussi l'intérêt de notre temps

Regarde, langue patiente, ces chansons, à terre, qui agonisent
Et pendant ce temps, tu pars à la recherche des images et des
paroles aveugles
Et pendant ce temps, tu nous parles des nuits et des poignards et
des roses... ?!
Quel mal y a-t-il à être simple

11. Citation du poème de Forough « Quelqu'un qui n'est comme personne »

12. Marque bon marché de cigarettes iraniennes.

Quel mal y a-t-il à ce que tu parles à la lune, comme tu parles à ta mère

Ou dise que tout va bien et que c'est cela même, le poème !

Sois simple !

Après tout qu'est-ce que la poésie ?

Tu dois être amoureux, et quelques paroles simples et sans limites

Tu dois savoir que le ciel n'est pas bleu

Tu dois savoir que tes mains n'atteignent pas les voilures de la mer

Tu dois comprendre qu'entre deux mots il y a toujours l'air de demain,

Une parole agréable ou un cœur accueillant

Je ne sais de quelle étoile innocente provient cette chanson

Je suis fatigué de cette montagne de journaux

Je suis fatigué de tous ces encyclopédistes

Je suis fatigué de toutes ces chansons identiques

Du deuil d'un peut-être, de toutes les relations

Je suis fatigué de suivre les couleurs, la constitution du silence, les briques laconiques

Je m'en vais semer les miroirs

Je m'en vais projeter la lumière sur la tombe des mots

Je m'en vais chercher un poème nouveau, une langue nouvelle, un embellissement plus nouveau encore

Tes prières sont des poèmes

Je veux chanter notre chanson, pour nous seulement

Que ceux qui veulent me poursuivre viennent !

Mon cœur est léger et mon esprit confiant

19.

Adieu... !

Adieu, à l'abri derrière le voile des larmes

Adieu aux baisers chéris et innocents de nos sept ans

Adieu à ma chère, à mon bien, à ma sœur

Toi qui résume tout le sens de l'innocence

Adieu... Sœur de tous les départs insensés

Maintenant nos retrouvailles dans je ne sais quel lieu de l'oubli

Nos retrouvailles alors laissées au hasard même

Nos retrouvailles et les retrouvailles de ceux qui ne nous ont pas vus.

Ainsi ne parle à personne de cette chanson secrète

Je ne veux pas que les simples offensés, sans repas ni lumière
Ne soient conscients du chagrin de notre temps
Notre promesse était claire au commencement de notre amour
Notre promesse était de ne pas chanter la soif après avoir bu la mer
Ainsi à la recherche d'une excuse
Que le chemin est long
Alors que notre maison demeure à la fin du monde !

Non !

Il n'y a plus de solitude

Laisse souffler le vent

Laissons-nous être poètes à la lecture secrète des lettres et de nos rêves

Nos retrouvailles et les retrouvailles des autres qui ne nous ont pas vus

Nos retrouvailles en ce moment agréable

Jusqu'à ce que d'autres pleurent en guise d'adieu

Jusqu'à ce que la lumière et le soir et les personnages sachent qu'il n'y a plus de soucis !

A présent je veux transmettre mes salutations aux éternels innocents de l'air

N'oublie pas, ma fleur

Embrasse à ma place les vertus de la vie

Il n'y a plus de commandements

Seulement, ta vie et la vie des oiseaux aux ailes refermées
Qui reviennent en décembre sur le balcon

Adieu !

Deuxième partie

Poèmes choisis

Les poèmes présentés ici sont tirés de différents recueils, publiés à différentes époques jusqu'à aujourd'hui. Nous avons ici voulu offrir un panorama des multiples facettes, tonalités, styles de l'œuvre de Seyed Ali Salehi.

Ici se succèdent critiques sociales et politiques, déclarations d'amour absolu, méditations sur le rôle de poète, interrogations métaphysiques et autres thèmes chers à Salehi.

Nous étions trois

Nous étions trois

Nos mains sans ombres

Nos ombres sur le mur

Nos yeux en direction des oiseaux

Partis du temps de nos rêves

Puis il a plu, un peu...

Il nous manquait de chanter simplement

Mais l'éclat de quelque chose qui se brise,

Comme la voix d'un homme, se fit entendre.

Des années plus tard,

Nous avons entendu dire des mères endeuillées,

Qu'en aucun printemps nous aurions attendu de telles averses

Elles dirent que cette année
Etait l'année des colombes.

Nous étions deux
Nos souvenirs à la maison
Nos rêves de la mer
Et nos lèvres assoiffées à la simple évocation d'une coupe
A son reflet
Puis il a plu, un peu...
Il nous manquait la visite d'un visage familier
Mais l'éclat de quelque chose qui se brise,
Comme la voix d'un homme, se fit entendre.
Des années plus tard,
Nous avons entendu dire des mères endeuillées,
Qu'en aucun printemps nous aurions attendu de telles averses
Elles dirent que cette année
Etait l'année des couteaux.

Nous étions un
Puis il a plu, un peu...

Tout

Qu'il nous est simple de venir au monde à nos pleurs et
Qu'il nous est simple de mourir aux pleurs des autres.
Pourtant que le chemin est long entre la rigueur de la mer et le
sourire du rivage.

Aux lèvres assoiffées, devant toi la coupe de ciguë
Au cœur solitaire, dans ton dos mille coups de poignard.

A tel point qu'au milieu des mots et de leurs sens, nous sommes
suspendus

A moins de trouver une fenêtre dans cette prison sans mur
Dans le gémissement continu de la mort, où est la lumière !?
Si le soleil projette sa lumière, alors les lanternes s'animeront

Hélas, long est le chemin entre l'eau et le mirage,
Ici l'édifice des signes
Là la tombe des rêves.

Place Héravi¹³

Au-delà d'où se rassemblent les ouvriers
Un enfant est assis sur un bloc brisé de la route
Le menton tremblant posé sur sa main
Ses devoirs non écrits au vent
Les grands yeux humides
Plein de cauchemars de mauvaises notes
Et du silence indifférent du professeur
Il ne regarde que les allers et venues du mille-pattes de la rue :
« Un homme n'est pas venu sur son cheval
Un homme n'est pas non plus parti avec la pluie »¹⁴

13. Place au nord de Téhéran où les ouvriers journaliers avaient l'habitude d'attendre pour un travail.

Le vent se lève
Et de la gorge sèche de l'hirondelle :
Hamshahri, Keyhan, Salam¹⁵
Allumettes, Coupons, Cigarettes et
Les exclamations de quelques bergers turcs.

Au-delà d'où se rassemblent les ouvriers
Sur le mur d'un jardin lointain on peut lire :
« Avant de traverser le pont,
Décidez bien de votre chemin ! »
Et après le slogan quotidien si familier de mille années,
Et les allers et venues de ceux que nous connaissons
Les gros titres de tous les journaux du matin
Parlent de quelque chose, comme le matin
Les gros titres de tous les journaux du soir
Parlent de quelque chose, comme le soir
« - Par le temps, l'homme est certes, en perdition !
Mille maisons du rêve de l'adobe
Une maison du marbre macabre
Hourra... La justice aux enchères !
L'or, la flagornerie, le mensonge
Les pounds, Peugeot, Land Cruiser, Coca Cola, la cravate
Et quelques lampes brisées,

14. Détournement d'une phrase classique des manuels scolaires iraniens.

15. Des quotidiens iraniens populaires.

Et le pillage du vent...

Oh les heures mortes sur les épaules de la tourelle en brique !

Oh les heures mortes, entre six et sept heures du passé !

Les aiguilles dansantes de ton départ sans retour

Quand est-ce qu'une soudaine lassitude

Interrompera les pleurs redoublées ?

Au-delà d'où se rassemblent les ouvriers

Une veuve de trente ans compte ses pas

Autour d'un bloc brisé de la route

Quel mascara épais !

Quel maquillage grossier !

Une odeur de lait frais et de pétrole et d'eau de rose morte.

Jusqu'à la bousculade silencieuse d'une ligne de bus

Le chemin est court,

Les taxis vont et viennent

Pourtant le pigeon indifférent de la ville

D'aucun freinage brusque ne se trouble

Au-delà d'où se rassemblent les ouvriers

Les vestes oranges des éboueurs

Avec l'ombre longue d'une pelle et

Un balai à la main,

Epuisés de l'arrivée de l'automne, de ses feuilles mortes et du vent

Rentrent à la maison.

Au-delà d'où se rassemblent les ouvriers
Une veuve de trente ans, son sac à la main,
Les yeux dans l'attente d'une invitation inconnue
Compte les marches sans destination face à la nuit du nord.
Elle seule
Elle n'est pas le seul voyageur triste du premier jour de l'automne
Mais, en fin de compte, le pigeon indifférent,
S'envole aux freinages brusques de la rue
Face aux heures mortes de la tourelle de brique

Lorsque l'heure sans question s'en va,
Entre ces mêmes six et sept la patience meurt,
Lorsque le vent se lève
Le retour des heures mortes
Observent depuis les épaules de la tourelle de brique.
La femme... éreintée et éteinte
De réverbère en réverbère
Face à l'angoisse du sud retourne
L'odeur d'un lit usé et de la bouche d'un mort et de cigarettes Zar :
Cent grammes de viandes, cinq pains frais, une poignée de riz et
Une petite sucette bariolée...
Juste cela même !
Et le vent ne se lève plus
Tous les opprimés impassibles
Ont traversé la somme des ponts qui confluent

Plus personne là où les ouvriers se rassemblent
Et les funérailles de l'horloge
Sur la tourelle de brique... Le silence !

Avec nos rêves

Vous avez pris

Le pain de nos tables et les mots de nos livres

La lumière de nos demeures et la floraison de nos grenades

L'eau de nos coupes et les papillons de nos nuits

Le chant de nos enfants et le sourire de nos lèvres

Avec nos rêves que ferez-vous ?

Nous rêvons et vous mentez...

Vous mentez en affirmant

Que cette ruelle est une impasse

Et que cette colombe enchaînée vole sans ciel

Et que la patience des étoiles est sans fin

Un berceau sur le dos nous redoutons les douves
Malgré tout nous traversons l'eau glacée
Nous savons que par-delà tous ces murs il subsiste encore
Les signes dépouillés du parfum de l'amour
Et du chant de la lumière
Et de l'horizon pourpre.
Enfin un jour nous reviendrons
Nous écarterons les rideaux rebattus des questions
De fenêtres en fenêtres... Nous apporterons la nouvelle
Qu'au-delà de ce mur subsiste dans un grand jardin
La plénitude du rossignol
Et l'esprit du soleil.
Et la vive aspersion de la pluie

Vous avez pris
L'étoile du ciel et la pluie des nuages
La vue sur la mer et le murmure des songes
La colombe de la ruelle et la lune des mots d'amour
Le cours des rivières et l'eau du chant des miroirs
Avec nos rêves que ferez-vous ?

Nous rêvons et vous mentez...
Vous mentez en affirmant
Que la lanterne de la maison est brisée
Et que l'étincelle des circonstances est éteinte

Et que les hommes dorment dans le sommeil des larmes,
Nous savons que par-delà tous ces murs il subsiste encore
Un jour brillant
Enfin un jour
Viendront les sentinelles du baiser et les confidents de la mer
Ils apporteront les nouvelles de la découverte de l'horizon pourpre
Et du chant de la lumière
Et du parfum de l'amour

Maintenant admettons
Que vous prirent
L'ombre de l'arbre
Et ma Rira
Le rêve du voyage
Et ta Rira
Le baiser de la pluie
Et notre Rira
Les racines de la terre et le bourgeon de lumière du narcisse
Avec nos rêves que ferez-vous !?

Tu dois être là quelque part

Tajrish, Toronto, Ahvaz

Le bord de l'Atrak, le ciel bleu de l'Amol, la lumière

Et l'horizon familier... Là-bas.

Certains devinent encore

Un sens particulier derrière le rêve de mes mots

Un objet et une étoile et une illusion

Un oiseau, les mots de la vie, le visage de l'homme !

Quelle différence y a-t-il ?

Que tu viennes du haut ou du bas

La gauche de la rue sera

La droite de toi-même
Les matins sont autant de départs
Que l'après-midi, accablés ils rentrent
Le rêve perdu, sans espoir, un fragile rebelle !
Ne fais pas confiance
A ce vent délateur et insignifiant

Il est bien naturel, qu'après tant d'angoisses,
Je me réfugie dans la prière
Dans la simplicité, dans la part même de ce qui est
Ce qui fut,
Ce qui sera.

Le refuge des Saghakhaneh¹⁶
La longue impasse vers le lointain,
La confiance éclairée tournée vers l'avenir,
Le secret de la lumière,
L'attente impossible et sans issue,
Et le retour sans conviction de l'homme à travers l'écho de son
propre chant,
Enfin quand reviendras-tu... l'amour jusqu'à la dernière minute

Oh Oh Oooh !...

Seuls comprennent les survivants des grandes rivières.

16. Petites niches abritant une fontaine publique où sont allumées des cierges en invoquant un saint pour obtenir la réalisation d'une prière.

Les trois temps de ta conjugaison

Parfois je suis à ce point las

Que je ressens le besoin de partir

Je dois m'enfuir de tout ce tumulte

A vrai dire

Parfois je veux m'enfuir d'ici

De mon nom, de tous les signes, de toutes les lettres

De ce monde vain qui

Parfois je veux m'en aller seul

Un endroit perdu

Sans nom

Sans passé

Où ne plus me souvenir d'où je viens, qui je suis, ce que je fais là

Puis sans aucun présent

Ne plus me souvenir quelle différence, quelle distance, quel
demain

Parfois je crois bien que

Je suis resté sur les bras de dieu

Je l'ai épuisé

Pas d'issue

Je dois faire mes valises

Prendre la route... Partir

Et je pars

Seulement, sur le seuil de la porte je me demande fiévreusement :

Où ?!

Où puis-je aller, où vais-je ?

Murmures au tribunal

Il était dit qu'un de vous porterai
Aux enfants des rues
La lanterne lumineuse du rêve des chants et du pain

Il était dit qu'un de vous porterai
Au dernier sans-abri de ce monde
Un morceau de couverture chargé de souffle et de baiser

Il était dit qu'un de vous s'élèverait
Sur le dôme Kisra¹⁷ et prierait
Pour les étoiles fatiguées de cette nuit

17. Dôme vert situé dans la mosquée du prophète à Médine.

Qu'est-il arrivé à toutes ces promesses
Et à l'arôme de tous ces pains
Et au sommeil de toutes ces couvertures ?
Je dirai à tous
Je n'en peux plus de cette farce

Il y a maintenant des années
Que les rats ont rongé nos papiers
Farhad est mort
Et toute la semaine est à l'image du vendredi¹⁸

18. Référence à la chanson populaire « Jomeh » (vendredi) de Farhad Mehrad.

Acte de naissance

Les morts sont les chants inachevés du monde
Et nous naissons en chuchotant toi et les étoiles
Dans une coupe pleine

Nous qui sommes notre propre prélude fatal

Les vivants sont les chants non écrits du monde
Et nous naissons pour pleurer les morts anonymes
Dans les yeux de l'arsenic et du gingembre

Nous qui sommes notre propre fin dans ce prélude inévitable

Exemples

Ils ont dit :

Mardi soir, c'était l'hiver, le septième jour de Dey¹⁹

Tu as apporté à la maison une hirondelle trempée dans ta manche

J'ai dit : Je ne le nie pas

Ils ont dit :

Et le lendemain matin, quelque chose comme un oiseau passionné
s'est envolé de ton toit en direction de la mer

J'ai dit : Je ne le nie pas

Ils ont dit :

19. Dixième mois de l'année du calendrier iranien.

Tu as réuni d'obscures chansons, et par-delà une poignée de mots
Sur le plancher du ciel
J'ai dit : Je ne le nie pas

Ils ont dit :

Toi ! Imposteur inconsolable ! Toi... !

Tu étais l'origine de la confiance du miroir en la voix de la
lanterne au crépuscule.

J'ai dit : Je ne le nie pas

Ils ont dit :

Nous affirmons publiquement que tu es le plus équivoque des
suspects

Ta bouche a l'arôme d'un bol plein de lait

J'ai dit : Je ne le nie pas

Ils ont dit :

Autour d'un lyrisme sombre, ou peut-être à côté du bassin,

Pour ce poisson rouge,

Depuis le rivage de la mer tu chantes cette chanson.

J'ai dit : Je ne le nie pas

Ils ont dit :

Au milieu des tombes,

Tu pleures dans ta manche à la recherche de la sépulture de
l'inconnu

J'ai dit : Je ne le nie pas

Ils ont dit :

De l'esprit du vase vide

Au jardin de la pluie tu as apporté la nouvelle

J'ai dit : Je ne le nie pas

Ils ont dit :

Pour un modeste cocon,

Tu as composé la chanson de l'éclosion du lendemain,

Ils t'ont vu également dans le murmure de la mer et de la fenêtre

J'ai dit : Je ne le nie pas

Ils ont dit :

Face à l'accusation d'un hymne interdit

Tu as composé mille paroles des conversations de Chatila²⁰

J'ai dit : Je ne le nie pas

Ils ont dit :

Dans ton déni de l'amour,

Ne penses-tu pas détenir une sorte de silence du sacré ?

J'ai dit : Je ne le nie pas

20. Camp de réfugiés palestiniens au Liban qui fut le témoin d'un massacre commis par les phalangistes avec la complicité de l'armée israélienne.

Ils ont dit :

Ecris !

Ecris : Je ne nie pas mon destin incertain !

Ecris : Je ne le nie pas !

Et les épouses étrangères chuchotent au travers des murs du monde :

« Il semble que c'est ainsi que vécurent les grands poètes ! »

Monsieur le président de la République

Nous nous tenons tous

En file devant la boulangerie de Shâter Abbas ²¹

Sur les sacs enceints de farine il est écrit :

Pour le pain... nous ne faisons pas crédit !

Quel pays étrange, quel peuple cruel

Quel rêve lourd et vain

Le sens de cette clé promise²²

N'était pas de retourner les braises

Dans la froideur l'hiver

21. Boulangerie traditionnelle de Téhéran qui fabrique un pain spécifique à la ville.

22. La clé fut le symbole de la campagne présidentielle d'Hassan Rohani, supposée « solutionner les problèmes de l'Iran ».

Monsieur le président de la République
Ne regardez pas dans vos poches
Nul ne sait qui a volé la clé
Dans cette voie détournée
Maintenant je vous pose la question
Où est la vision²³... qu'une lanterne éclaire l'obscurité
Où l'espoir... qu'un mot apporte la lumière
Monsieur le président de la République
Je vous en prie, sortez de chez vous
De ce ciel rouillé
Il pleut encore des verrous...

23. « Tabdir va omid » (vision et espoir) fut le slogan d'Hassan Rohani lors de cette même campagne.

آقای رئیس جمهور

همه به صنف

مقابل نافوایی شاطر عباس ایستاده ام
روی کیسه آب تن آورد نوشته اند:

- نان ... نسیه نمی دهیم!

چه سز زمین عجیبی، چه مردم بی رحمی،

چه خواب استغنین بی هو ده ای!

تعبیر کن کلید موعود آیا

چرخاندن ذغال روشن

در زمهریر زستان نبود؟!

آقای رئیس جمهور

جیب های خود را نگرد،

کلید شما را معلوم نیست

چه کسی در این بی راهه رعبه است!

حالا من از شما سوال می کنم:

کو تیر... که تاریکی را بیکی فانوس،

کو امید... که روشن بیکی وارثه!؟

آقای رئیس جمهور

بی زحمت زیر (یوان) بیا،

از این آسمان رنگ زده

همچنان

دارد قفل بسته می بارد...

مسید علی صالحی

دی ماه / ۹۴ خورشیدی

* * *

Tout d'abord : Premièrement...

Parfois

Sans toi... Je suis à ce point sans toi

Que sans toi

Tout ce que je cherche n'est pas le monde

Tout ce que je vois n'est pas le monde

Tout ce qui me tue n'est pas le monde

Ne parle pas, n'écoute pas, ne viens pas...

Mais seulement, sois là... !

Ces années aux cheveux blancs

Ne demande pas

Les gens eux-mêmes te diront

Ces années...

En ton absence...

En ton absences ces années ce qu'il m'est arrivé

Reviens encore une fois

Reviens et reprends mon berceau du Nil

A l'heure des pleurs nous sommes tous les mêmes

Chaque fois que tu as un problème

Appelle-moi !

Chaque fois que tu as un problème dont même la montagne

Ne peut se faire l'écho

Ne me laisse pas sans nouvelle

Après la mort

Je serai là, près de toi, à errer

Murmures... Près de la décharge municipale

Je ne te dérange pas

Les mots

Grandiront d'eux-mêmes

...

Nous ici, du matin au soir

En vain

Nous parlons de choses futiles

Ne t'es-tu pas demandé

Nous ici

Pourquoi nous jouons tant avec les allumettes

Il n'y a pas d'issue

Il n'y a pas d'autres choix

Assez de ces mots usagés... qui ne fonctionnent plus

Il faut qu'il se passe quelque chose... !

Va dire aux gens de s'habiller de noir

Dis leur de s'habiller en noir pour les morts de l'année à venir !

A un jeune ouvrier tombé amoureux de la fille de son patron

Nous tous

Somme en vie

Pour une seule et simple raison

Ne me demande pas,

Dis le toi-même... !

Notre survivance

Est la raison de notre survivance

Parfois même je n'aime pas la pluie,

Je crains la lame, le tabouret et la corde

Je connais le chemin de ta maison
Alors personne ne croira
Qu'un grand gaillard comme moi
Puisse s'être perdu

Nous tous
Sommes en vie
Pour un millier de subtiles raisons
Demande-moi
Demain sera le premier jour de l'automne

Si pleine de bonté que pour toi, un poème est si difficile

Je t'aime

Comme tout cela est possible

Et comme le reste encore possible

Si je me trompe

Dis tu te trompes !

Je t'aime

Comme les livres d'écoles primaires

Comme le goût du zulbia²⁴

Comme l'odeur d'Efsand²⁵, Dieu, les rêves, les rêves des temps de magie

24. Pâtisserie iranienne que l'on mange pendant le mois de Ramadan.

Je t'aime seulement
Peu m'importe le passant de la ruelle
Pourquoi... Sa lumière est-elle éteinte
C'est certainement qu'il connaît le chemin
Je suis la continuité de ton histoire
Dont Dieu écrira les allers et venues sous la pluie

Après nous deux
Sous le porche de la maison
Ensemble nous parlerons doucement pour la pluie.
Moins il y aura de passants
Mieux ce sera

Je viens seulement de découvrir
Ce qui attire ton attention
Un petit bouton sur mon sourcil gauche
Et le bouton de fièvre assoiffé de rêves absurdes

Je viens seulement de comprendre
Tu n'as jamais lu en entier cette courte et simple histoire

Dieu n'a pas eu le temps d'écrire mon nom
Ce qui compte c'est toi que j'aime
Peu importe les paroles insignifiantes

25. Dernier mois de l'année iranienne, du 20 février au 19 mars.

Nous nous sommes finalement retrouvés

Non sans difficultés... Mais !

Viens t'abriter...

On entend des pas venir de l'escalier.

Eloge de la futilité

Tu n'es vraiment pas là
Quand tu ne viens pas
Alors pourquoi la pluie tombe en vain pour elle même
Et moi naïf les yeux plein d'attente
Pourquoi ai-je rendu Dieu mécontent de moi
Quand tu n'es pas là
Tu n'es vraiment pas là
Et moi je reste seulement ici
Je suis ici pour endurer l'éternelle obscurité du monde
Que signifie cette étrange expression ?
Pourquoi une si vaine expression !

Si seulement moi aussi, comme beaucoup
Je pouvais avoir de l'esprit
Si seulement je pouvais me passer des futilités
Telles que l'amour
L'envie
Comme tout le monde

Mais que font les autres
Pour que je sois incapable de mettre des paroles sur mon désespoir

Passons
Ces vaines paroles ne mènent à rien
Peu avant que les choses arrivent
Je traverserai le grand fleuve.
Quand tu ne viens pas
Il est évident que je ne peux pas moi même retrouver la sérénité

Le dernier et persistant espoir de l'homme
Est justement qu'il puisse se tromper lui-même
Et croire qu'un jour tu puisses revenir
Nous gravirons le chemin de Darband²⁶ en direction de la montagne
Ensuite je me souviendrai
Toutes ces années je... n'avais pas la moindre photo de toi

26. Ancien village maintenant quartier du nord de Téhéran, également point de départ de randonnée sur le mont Tochal, de la chaîne des Alborz.

Et toute cette chère futilité
Et nos amis qui parfois disaient
Seyed Ali !
L'éclipse n'a jamais annoncé la naissance de l'obscurité !
La lune est revenue ici... !

(Les poètes d'aujourd'hui,
Dès que l'inspiration leur manque
Volent la lune et se l'approprient en rêve
Ils rêvent qu'ils s'appellent Seyed Ali)
Mais moi je veux rendre nuit tous mes poèmes
Les conduire au chevet de la rivière
Pour qu'ensuite on raconte que la pluie a lavé tous les mots
Et les a emmenés avec elle
Pour les donner au ciel afin que Seyed se souviene
Que la futilité n'est pas vaine
La futilité
La grande futilité

Achevé d'imprimer en France en mars 2016
Dépôt légal : mars 2016
Imprimé par Firmin-didot CPI France
Methodologica Universitas éditions ©